

Marie Nimier

Les confidences



folio

COLLECTION FOLIO

Marie Nimier

Les confidences

Gallimard

COUVERTURE

Pyramid I, 2013. Photo © Anni Leppälä.

© Éditions Gallimard, 2019.

Marie Nimier est née par un mois d'août caniculaire à l'hôpital Saint-Antoine, Paris XII^e. Elle commence à quinze ans une carrière chaotique de comédienne et de chanteuse, participe aux créations du Palais des Merveilles, de Pandemonium and the Dragonfly (aux États-Unis) et des Inconsolables, parfois sur la scène, souvent dans la rue ou dans des lieux insolites.

Elle a déjà publié quatorze romans, traduits pour certains en Chine, aux États-Unis, en Allemagne, en Italie, au Japon, en Égypte, au Vietnam ou en Roumanie, dont *Sirène* en 1985 (couronné par l'Académie française et la Société des gens de lettres), puis *La girafe*, *Anatomie d'un cœur*, *L'hypnotisme à la portée de tous*, *La caresse*, *Celui qui court derrière l'oiseau*, *Domino*, *La Nouvelle Pornographie*, ainsi que des textes pour le théâtre (*La confusion*, *Adoptez un écrivain*, *Noël revient tous les ans*, *La violence des potiches*), des nouvelles, des livres pour enfants, et a écrit des chansons pour Jean Guidoni, Juliette Gréco, Art Mengo, Clarika, Enzo Enzo, Eddy Mitchell...

Dans *La Reine du silence*, récompensé par le prix Médicis, Marie Nimier s'attache à la figure de son père, l'écrivain Roger Nimier. La plupart des textes réunis sous le titre *Vous dansez ?* sont à l'origine du spectacle de la compagnie Beau Geste *À quoi tu penses ?*, chorégraphié par Dominique Boivin. Elle a également publié *Les inséparables* (2008), prix Georges Brassens, *Photo-Photo* (2010), *Je suis un homme* (2013), *La plage* (2016), *Les confidences* (2019), *Le Palais des Orties* (2020) et s'est engagée depuis une vingtaine d'années dans de nombreuses créations théâtrales, écrivant non seulement pour des comédiens, mais aussi pour des danseurs, des musiciens, une funambule, des peintres, des cinéastes et d'autres inventeurs de formes hybrides.

Aux Bifurcations

Il y a certaines choses que l'on voit mieux
les yeux fermés.

Pendant des mois, quand on m'a demandé ce que je faisais, j'ai répondu que je travaillais sur mon *machin* autour des confidences. Un jour, à force de tourner en rond, le *machin* a pris corps. Je suis montée dans un train avec une valise, et tout s'est accéléré.

Dès le lendemain de mon arrivée, armée d'un rouleau de scotch et d'un plan détaillé de la ville, j'ai posé des affichettes dans quelques endroits clés, le lycée et le centre d'apprentissage, le hall d'accueil du supermarché, la Maison des Associations, la médiathèque, ainsi que chez les commerçants des quartiers nord, près du canal, plus réceptifs d'après la bibliothécaire que ceux de la rue piétonne. On pouvait y lire en lettres bleues sur fond jaune le texte suivant :

APPEL À CONFIDENCES

Une phrase entendue dans l'enfance, un acte que l'on regrette, un bonheur volé. Une pensée qui vous

*tourmente ou vous fait sourire. Un rien du tout, mais
qui revient, sans que vous sachiez pourquoi.
Un désir. Un remords.
Une peur qui retient votre esprit en otage...*

Du 28 septembre au 16 novembre
Une romancière recueille confidences,
confessions et autres secrets

*La rencontre se déroulera de façon parfaitement ano-
nyme. Les témoignages serviront de base à l'élabora-
tion de textes de fiction qui pourront être mis en scène
et publiés. Les noms des personnes évoquées seront
changés, les lieux rendus méconnaissables.*

*Pour partager une émotion, déposer un souvenir
encombrant, ou simplement parce que la démarche
vous intrigue, n'hésitez pas à vous inscrire. Ceux qui
n'ont pas la possibilité de se déplacer sont invités à
envoyer leur récit sur le site des confidences à partir
du 26 septembre (voir lien ci-dessous).*

En bas de la feuille rebiquaient des languettes
prédécoupées où figurait l'adresse du site, dans
la pure tradition des petites annonces à franges
que l'on met dans l'espace public pour retrouver
son chat, son chien, ou signaler une disparition.

Afin de respecter l'anonymat des participants,
j'avais envisagé toutes sortes de dispositifs sophis-
tiqués. Le plus simple s'était finalement imposé :
me bander les yeux avec un tissu blanc et opaque.

Cela rendrait les choses plus abstraites. J'étais là, dans cette ville inconnue, pour recueillir des mots et les laisser résonner, comme on colle un coquillage à son oreille pour entendre la mer. Si tout se passait bien, une série de textes naîtrait de ces moments suspendus, des nouvelles peut-être, ou des monologues retranscrits de mémoire, je n'en savais pas tellement plus. L'idée de m'effacer derrière la parole des autres me soulageait, c'est ce que j'avais dit à la bibliothécaire. Elle avait souri. J'aimais bien cette femme, sa façon de plisser les yeux quand elle parlait, ses fossettes, sa gravité de lectrice passionnée.

*

Une semaine avant le début des rendez-vous, tout était en place pour accueillir les visiteurs dans un appartement prêté par la Mairie. Sur la sonnette du cinquième étage, en bas de l'immeuble, venait s'inscrire un nom commun parmi les noms propres – CONFIDENCES. En attente d'attribution, l'appartement était presque vide. Ne restait plus dans la pièce principale qu'un immense philodendron et, dans l'entrée, un portemanteau à cinq boules. J'avais nettoyé les carreaux au papier journal, détartré les toilettes, donné un coup de serpillière sur le parquet flottant. La table et les deux chaises empruntées à la médiathèque trônaient au centre de l'espace, sous le philodendron. Même si je n'ai

jamais beaucoup aimé ce genre de plante, trop ostentatoire à mon goût, sa présence me rassurait. Assise sur ma chaise, j'avais l'impression de sentir son haleine, comme une caresse dans le dos. J'en étais venue à me dire que les plantes comme les êtres humains et les animaux avaient chacune leur personnalité, et que celle-ci, malgré son nom un peu ridicule, possédait un charme particulier. Le gardien de l'immeuble m'avait suggéré de passer les feuilles à la bière avec une éponge, mais je n'avais pas suivi son conseil, de peur que l'odeur ne persiste. Dieu sait ce qu'en déduirait la personne qui viendrait déposer son secret, enfin la personne – le confident dont je serai la confidente, comme on dit l'hôte dont je serai l'hôtesse, puisque au masculin le même terme désigne celui qui donne et celui qui reçoit. La personne, donc, ou le confident qui, le moment venu, à une cadence bien mesurée pour que jamais il n'en croise un autre, appuierait sur la sonnette. Quelques phrases de bienvenue, ce serait à son tour de parler. J'imaginai que son départ, plus encore que son arrivée, soulèverait une émotion très forte de part et d'autre de la table. Il faudrait que je me retienne de me lever pour le raccompagner jusqu'à la porte, et ce serait sans doute le plus difficile pour moi – le laisser partir, seul. Et rester seule avec son histoire.

*

Peu à peu, le calendrier se remplissait. J'avais hâte de commencer. Je guettais les confidences qui n'allaient pas tarder à arriver sur le site. La première que je reçus me laissa sans voix. Je passai une nuit agitée.

La première confidence ? En lettres capitales, ces neuf mots : CETTE GAMINE ELLE A ÉTÉ FINIE À LA PISSE.

C'est tout.

*

Quand la sonnerie de l'interphone retentit, mon ventre se serre. Et si les gens ne me parlaient que de viols, de mensonges, d'humiliations ? Je vérifie que la porte qui donne sur le palier est bien entrouverte et m'assieds à ma place sous le philodendron. L'ascenseur est très lent, je noue le bandeau autour de ma tête, l'obscurité s'empare de moi. J'attends. L'ascenseur arrive enfin, coup de boutoir, il repart. Des chaussures de sport grincent sur le parquet. Le confident est encore dans l'entrée, je m'entends lui suggérer d'un ton mal assuré d'accrocher ses affaires, s'il a des affaires, avant de venir s'installer sur la chaise en face de moi. La précision me paraît absurde, il n'y a pas d'autre endroit où s'asseoir. Je ne sais pas où poser mes mains, elles m'embarrassent soudain. Des mains nues, sans stylo. Des mains inutiles.

Une drôle de vie commence. Une vie en transparence. Une vie avec les secrets des autres.

Le compas

Je commence quand, il y a un signal ou quoi? Tout de suite? Eh bien voilà, je commence. Je vais commencer (*petite toux pour s'éclaircir la voix*).

Nous nous connaissions depuis le collège, il était arrivé de Somalie via Montpellier, débarqué comme ça, sans connaître la langue. Je l'avais pris sous mon aile (*silence*).

Un jour, il parlait déjà bien le français, il m'a demandé si je pouvais lui prêter mon compas. En échange, il tenait absolument à me donner quelque chose. Je lui ai répondu que ce n'était pas la peine, que je pouvais bien lui prêter mon compas gratuitement, mais il a insisté et j'ai compris qu'il en faisait une question de principe. Il ne voulait rien me devoir. Plus rien me devoir. Je crois que j'ai rougi. Tu n'as qu'à m'enfoncer la pointe du compas dans la cuisse, je lui ai dit, un coup sec, comme ça, à travers le pantalon. Voilà ce que je veux en échange. Que tu m'enfonces le compas dans la cuisse.

Déconne pas...

Vas-y, qu'est-ce que tu attends ?

Je l'entends encore qui répète avec son accent : Déconne pas, en essayant de rire. Il ne sait pas si je plaisante ou non, et en vérité, oui, peut-être que je plaisante au début, mais très vite ses mâchoires se crispent et je deviens sérieux. La sonnerie retentit, s'il n'a pas le compas, il rate son contrôle de géométrie et c'est son passage en première qui est compromis.

Quand la pointe s'enfoncé, je ne crie pas. Je plaque mon pantalon contre la blessure pour contraindre la douleur, et je crache : Petit salaud.

Je ne sais pas qui a eu le plus mal de nous deux. Les larmes jaillissent de ses yeux. Ça ne me ressemble pas du tout ces mots, *petit salaud*, ma voix non plus ne me ressemble pas, une voix nasillarde et aiguë comme dans les films en noir et blanc qui passent à la télé.

Le scénario s'arrête là, aucune excuse ne vient adoucir la scène, à moins que la formation de la croûte ne soit à considérer comme une excuse, le corps s'attachant au tissu. Mais le soir, il faut se déshabiller et la croûte s'arrache. La plaie recommence à saigner. L'exaltation retombée, la douleur se réveille. Une douleur insistante, sourde, profonde, comme si *quelque chose* était resté dans mon corps. Un morceau de plomb. Une écharde. Je presse après la douche, mais rien ne vient qu'une lymphe rosâtre. La peau se referme. L'étranger est toujours dedans.

Marie Nimier

Les confidences

« Pour moi, une confidence, c'est une histoire que l'on garde pour soi parce qu'elle concerne tout le monde. Si elle ne concernait pas tout le monde, on n'aurait pas besoin de la garder pour soi. »

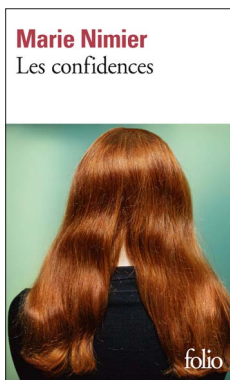
Dans un appartement meublé de deux chaises, une table et un immense philodendron, Marie Nimier recueille, les yeux bandés, des confidences. Un à un, les volontaires se livrent anonymement à de troublants aveux, souvent pour la première fois. Remords, regrets, culpabilité, mais aussi désirs, rêves et fantasmes se dévoilent. Jusqu'à ce qu'un jour, Marie perde pied. Celle que son père surnommait enfant la Reine du Silence prend finalement la parole. La dernière confidence sera la sienne.

« Ce livre est merveilleux. Littérairement réussi, humainement émouvant, intellectuellement stimulant. »

Alice Ferney, *Le Figaro littéraire*

« Tout ce qui fait la condition humaine s'y déploie. »

François Busnel, *La Grande Librairie*



Les confidences
Marie Nimier

Cette édition électronique du livre
Les confidences de Marie Nimier
a été réalisée le 26 janvier 2021
par les Éditions [Gallimard](#).

Folio n° 6897

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072922039 – Numéro d'édition : 373532).

Code Sodis : U35609 – ISBN : 9782072922107
Numéro d'édition : 373539.

folio
folio-lesite.fr

Ce format numérique a été préparé par Entrelignes (64).